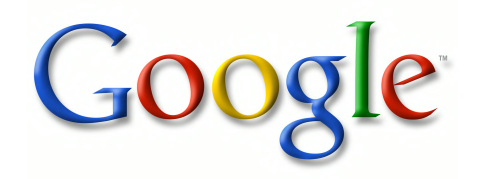



OF
MICH.

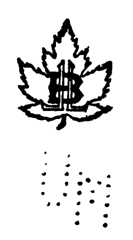
RÊVERIES



POÉSIES ET SONNETS

PAR

W. A. BAKER



MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée

79, rue St-Jacques, 79



RETOUR

Pays natal, je revois ton église,
Tes bois touffus, ton lac, tes monuments ;
Combien je t'aime, ô ma terre promise,
Après vingt ans d'exil et de tourments !

Cheminant sur tes routes silencieuses,
Pèlerin du rêve, étrange passant,
Je contemple ému, tes ruines pieuses,
Témoins épiques des amours d'antan.

Oh! mon Dieu, pourquoi donner l'espérance,
Et la mémoire chérie, aux humains,
Quand sur l'autre plateau de la balance,
Tu mis tant de rêves sans lendemains ?

Courbant sous son bagage dérisoire,
La vie ainsi passe, triste et boîtant.
Quand on a tout, on n'a plus de mémoire,
Quand on perd tout, on se rappelle tant !

Insaisissable en sa course effrenée,
Le bonheur jette, en se sauvant,ses dons ;
La fleur se fane aussitôt qu'elle est née ;
Tout passe : amers et las, seuls nous restons.

Contre le sort nous n'avons d'autres armes,
Que les seuls traits trempés dans la douleur,
La poésie est toute dans les larmes,
Se résigner est le tout du penseur.



SOLITUDE

Dans les bois, le lac bleu rayé de nues,
Ouvre une orbite où brille un globe d'or,
Comme au fond de pupilles ingénues,
Luit l'étincelant disque où l'amour dort.

Le soleil mourant laisse dans les choses,
Sa chaleur, comme un tendre souvenir,
Reste de ceux dont les bouches sont closes,
De ceux qu'en pleurant on a vu partir.

Le son lointain de l'angélus déferle
Sur ce silence où le bruit de l'airain,
En ondes harmonieuses vibre et perle,
Proclamant le renoncement divin.

Le renoncement divin par quoi l'homme
Echappe à l'homme ainsi qu'au lourd destin,
Et devient libre et calme et pur, tout comme
La nature à l'aube d'un clair matin.





L'AMOUR VAINQUEUR

SONNET

Ombres, rêves, frissons qui nous semblent sans fin,
Tout fuit quand apparaît l'aube d'un clair matin ;
La nuit c'est la brume et la lenteur du voyage,
Le jour c'est l'arrivée au port, c'est l'abordage.

Mélancolie, ennui, nostalgiques dédains
S'effacent de mon front quand je presse tes mains,
La vie a de la mer l'infini du rivage,
L'amour c'est le salut joyeux fait à la plage.

Mais plus fort que le jour, l'amour se rit du temps
Et lorsqu'il apparaît, c'est l'éternel printemps ;
Tel sur les blancs chemins que la ville illumine.

Quand la foule l'hiver, dans la nuit s'achemine,
On voit courant aux sports, l'œil rempli de soleil,
Passer en carnaval l'amour jeune et vermeil.





PSYCHOLOGIE D'OISEAU

Un froid sec et glacé jette sa lueur blême
Sur les chemins déserts ;
Des oiseaux pépiant sans cesse un même thème,
Frissonnent dans les airs.

Soudain l'un d'eux entrant par la porte entr'ouverte,
Dans un temple divin,
Tourbillonne éperdu sous la voûte déserte,
Et cherche à fuir en vain.

Sous un dais radieux, dans la splendeur des lustres,
Il s'arrête un instant,
Pour pleurer les froids d'or, les asiles de rustres,
Sous ce dôme éclatant.

En le voyant, je pense à l'habitude chère
Qui nous tient sous sa loi,
Et nous rive au poids lourd de la douleur amère,
Tant changer fait effroi.





A LA SOURCE

O fontaine si fraîche,
En ton antiquité,
Ton murmure nous prêche
L'humble tranquillité,
La douce indifférence,
Calmant toute souffrance.

Non l'égoïsme dur,
Car ton cristal si pur,
Jamais ne se refuse ;
Ta fraîcheur c'est la paix
D'un cœur aimant qui s'use,
Sans s'épuiser jamais.

Se parant d'astres d'or,
Ta souple chevelure
Se déroule à ton bord ;
Changeante diaprure,
Un voile d'arc-en-ciel
Pavoise ton doux miel.

Dis quelle haute loi
Te fait lasser l'injure
De la bouche qui boit,
En plongeant sa morsure
Au cœur. De ton secret,
Fais-nous l'aveu discret !



SOIR RUSTIQUE

SONNET

La corolle des fleurs, par la brise inclinée
Exhale, près d'un lac, d'ennivrantes senteurs,
Comme un lustre qu'allume au mois de l'hyménée
Le soleil créateur de parfums, de couleurs.

Ouvrier du futur au cours de sa journée,
Le poète vibrant à toutes les douleurs,
Se repose en ce lieu de sa verve indignée,
Et se reprend à vivre en des espoirs meilleurs.

Puisant l'auguste paix en ce divin nectar,
Il voit languir aux cieux la lumière en retard,
Et résigné devant les sources éternelles,

Invoquant la Nature aux forces maternelles,
Le poète serein, en son rêve s'endort,
Comme un astre couchant tombe dans un ciel d'or.





CONSOLATION

(POÈME PHILOSOPHIQUE)

C'est en se surmontant qu'on peut vaincre le sort ;
La force vient de loin, et c'est par la souffrance,
Qu'on chasse le fatal et passionnel essor ;
Car le savoir c'est l'endurance.

Le sage nous dit qu'on triomphe en renonçant,
S'attacher c'est jeter l'ancre dans l'insondable.
La Nature au cœur libre offre un attrait puissant,
Mais sous ses dons le serf s'accable.

L'univers contredit le serf à l'infini,
Tant dans les choses il est peu de ressemblance,
La saison qui succède à celle qui finit
Nous charme par sa dissemblance.

Le carillon des nuits sonne l'espoir du jour,
Plus la souffrance dure et plus l'œuvre s'achève
Et le printemps joyeux, annonçant son retour,
Des glaces fait couler la sève.

Que de chagrins s'en vont au retour printanier ;
Il semble parfois que dans une nuit d'étoiles,
Le bonheur s'endort près d'un odorant sentier
Et livre ses beautés sans voiles.



HYMNE DE GUERRE

SONNET

Debout monde idéal du droit et du savoir,
Astre d'hier brillant encor dans le ciel noir,
L'humanité ployant sous le deuil qui la ronge,
Se tourne vers toi, dans la nuit qui se prolonge.

Et vous monde impassible, astres brillants du soir,
Dont les rayons lointains répandent tant d'espoir,
N'êtes-vous hélas, qu'un resplendissant mensonge,
Et l'univers entier n'est-il qu'un vaste songe ?

Mondes, levez-vous à l'appel silencieux
Des murs croulants de Reims ! Que de nouveau la
Sur l'antique parvis, invoque avec confiance, [France

Le Dieu de Clovis et des héros glorieux ;
Et dans la nue obscure enfin viendra reluire
L'Ange que Lucifer essaya de réduire.

Août 1915



EN LISANT PASCAL

IMPROMPTU

La nuit, on retombe en enfance,
Les chimères des premiers ans
Reprennent soudain leur puissance.
Ondoyants, divers et changeants,
Nous demeurons toujours les mêmes,
Forts par ailleurs et par hasard,
L'ennui, la peur aux faces blêmes,
Couvrent de leur obscur essor
Jusques aux confins de notre âme,
Dès que lassé, loin du vain bruit,
L'esprit d'isolement s'enflamme,
Et cherche le calme et la nuit.





HEROS DE 37

SONNET

L'épopée est le fruit tardif et mûr des ans,
Les héros valeureux d'un peuple sont trop grands,
Pour qu'il suffise au socle altier de leur stature,
D'un siècle de distance et d'humaine mesure.

Pourtant nobles héros, sur vous la nuit des temps,
Jette un rayon d'aurore, et vos faits éclatants,
Laissant dans notre histoire une clarté si pure,
Nous soulèvent déjà de leur vaste envergure.

Dans ce temps Dantesque et d'horribles attentats
De femmes, de vieillards, d'enfants tués en tas ;
Héros de la tribune et des champs de bataille,

Donnez à notre cœur : Votre foi, votre taille ;
Se groupant autour de vos bustes de granit,
Qu'un peuple entier se voue au courage béni !

Septembre 1915.





AU POETE

SONNET

Ton chant, ô poète, est la voix de la Nature ;
Ton rêve et Dieu seuls sont éternels devant toi.
Qu'il évoque l'homme ou la mer ou la ramure,
Ton art émouvant rend leur cantique et leur foi.

L'homme, dans tes accents, gémit sous la loi dure
Du doute, des tourments, de l'angoissant émoi ;
Et soudain sur les monts prenant ton envergure,
Tu fonds en harmonie un douloureux Pourquoi.

Tantôt la plainte humaine et tantôt la forêt,
Font chanter la souffrance ou la paix sur ta lyre ;
Fuyant des vains orgueils l'insatiable délire,

Tu vis dans ton rêve, et le monde est un hochet
Dont tu dis la romance éternelle et profonde ;
Ton âme est l'infini, car c'est l'âme du monde.

Septembre 1915.



LA VICTOIRE DE LA MARNE

SONNET

La France avec ses rois, de son trône déchue,
Ne sera, disaient-ils, bientôt plus aperçue,
Au sommet des nations ; mais tel un fier coursier
Qui fléchit un instant sur son jarret d'acier,

Se relève aussitôt, ainsi ta force accrue
Par ta chute, ô France, est tout-à-coup apparue,
Digne des anciens preux, et ton courage altier
Proclame ta valeur à l'univers entier.

Ton espoir est sorti de l'auguste Pensée,
Ce refuge de l'homme en face du brutal ;
Comme l'ange autrefois devant l'effort du mal,

Tu levas vers le ciel ta grande aile blessée,
Et pendant que vibraient le cuivre et le tambour,
Le Cygne, ange du rêve, écrasait le vautour.

6 Septembre 1915.